

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da ... L'Afrique non touristique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1963, tome 61, p. 276-281

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

... L'Afrique non touristique

Abidjan, le ...

Chère Graziella,

Je suis ton amie de la Côte-d'Ivoire. Tu te souviens ? Celle qui te servait de guide dans ton voyage en bateau sur la lagune d'Abidjan à Grand Lahou. Nous nous sommes écrit un certain temps, puis ton travail journalier et le mien ont été plus forts que notre amitié. Pourtant je ne t'ai pas oubliée, moi : et toi ?

Au fond, c'est dommage qu'on ne s'écrive pas plus fréquemment, tout en faisant l'une et l'autre le même travail. Mais cela provient du fait que peu nombreux sont les touristes que tu peux orienter de ton bureau de travail en Suisse vers le mien, en Afrique Occidentale. Et c'est justement de cela que je voudrais te parler dans cette lettre, après tant de silence. Mais ne crois pas qu'il s'agisse d'une lettre d'affaires. Pas du tout ! Quand tu as fait ton voyage jusqu'en Angola et que tu as passé par Abidjan, tu me disais, il est vrai, que tu avais découvert comment nous autres, Africaines, nous avons dans le travail plus d'enthousiasme que vous autres, Européennes (tu étais bien aimable, tu n'employais jamais le terme de « nègre » pour ne pas m'offenser). Quant à moi, je te disais qu'effectivement c'est bien ainsi et que probablement cela provient du fait que nous sommes la première génération de jeunes filles noires employées dans les bureaux pour des tâches administratives : tout ce que nous faisons est pour nous merveilleux. Quand je me mets devant la machine à écrire et que je réfléchis à ce que je dois répondre à un ennuyeux client américain, je pense à ma grand-mère qui devait travailler seize heures par jour dans les plantations de cacao,

comme esclave pratiquement, et qui ne pouvait répondre aux Blancs qu'un seul mot : « Oui ». Voilà ce qui enthousiasme une jeune fille comme moi, une négresse, mais oui, disons-le seulement ! D'ailleurs je ne saurais m'offenser moi-même en le disant. Je ne sais si tu me comprends ! Peut-être est-ce pour cela que je chantonne de temps en temps au travail et que le directeur me gronde, quand il s'en aperçoit. Aujourd'hui, ce n'est pas l'enthousiasme qui me porte à t'écrire, mais mon cafard.

Chère Graziella, je suis en train de penser que tout est inutile.

Tu sais ? Quand j'ai terminé mon lycée en France et que j'ai cherché une place dans une agence de voyage, je te dirai que j'avais la tête toute farcie de belles phrases sur le tourisme : « ... Ponts entre les pays, ... liens entre les peuples, ... contribution à la compréhension réciproque, ... véhicule d'idées et de civilisations, ... ». Il me semblait assumer une mission en entrant dans une agence où je pourrais passer ma vie à promouvoir le développement touristique entre les autres continents et l'Afrique.

Mets-toi un peu à ma place. Je suis une jeune fille de la nouvelle génération d'Afrique, je crois à la possibilité, à la nécessité du renouveau de ma race, de la promotion spirituelle, matérielle, civile des nègres (appelons-les seulement ainsi, ce ne sont pas des mots qui font mal). Mais des missionnaires j'ai appris à haïr la haine et la violence : comment aurais-je pu mieux contribuer à la promotion qu'en me jetant avec passion dans l'activité touristique ?

Et ainsi, comme au lycée, là-haut, en France, j'avais étudié avec frénésie vos langues et vos littératures européennes pour vous connaître à fond, vous, les Blancs, jusqu'au fond de l'âme ; quand j'ai trouvé la place à laquelle j'avais toujours rêvé, ici, dans ce bureau de voyage, j'ai commencé mon travail avec une joie que je ne saurais te décrire. Je travaillai non seulement pour moi, pour gagner un salaire, mais pour l'Afrique et l'humanité.

Eh bien ! Graziella, aujourd'hui, tout cet enthousiasme m'a disparu du cœur ! Si tu savais comme c'est

triste pour moi de te l'avouer. Je ne crois plus que le tourisme, aujourd'hui, soit vraiment un « pont entre les pays », un « lien entre les peuples », une « contribution à la compréhension réciproque », un « véhicule d'idées et de civilisations ». Je suis une pauvre petite négresse défaite.

Il faut que je te dise quelle fut la cause accidentelle, la dernière, qui a fait déborder le vase et m'a démontré d'une manière effroyable comment aujourd'hui on ne sait pas voyager. Probablement qu'il t'arrive chaque jour, à toi, quelque chose de semblable : mais ici, en Afrique, cela fait plus d'effet, c'est plus déprimant.

Donc, cela s'est passé ainsi. Arrive au bureau un groupe de Blancs composé d'Américains et d'Européens. Ils me disent : « Mademoiselle, nous voudrions visiter la Côte-d'Ivoire. Nous avons trois jours pour séjourner dans votre pays. Faites-nous vous-même un programme ».

Bon. Je me mets au travail, en déclarant d'avance à leur chef de groupe que trois jours pour visiter un pays dont l'étendue égale plusieurs fois celle de la Suisse, cela me semblait un peu maigre. Et lui me dit : « Mais, vous savez, dans un mois, nous devons arriver à la ville du Cap ! » A lui, je ne dis plus rien, mais au dedans de moi-même, je pense : « Qu'est-ce qu'ils réussiront à connaître de l'Afrique ces touristes, avec tant de hâte ? » Cependant, me rappelant qu'à mon poste de travail, dans un bureau de voyage, je dois accomplir une mission, je cherche à les aider, c'est-à-dire à les aider à voir, à connaître, de ma terre d'Afrique, tout ce qui est possible, le mieux possible. Premier jour : un tour en ville, avec de rapides arrêts aux grands ouvrages réalisés ces dernières années : le Canal de Vridi, le grand pont sur la Lagune, la place de l'amphithéâtre devant la poste, le Palais de l'Assemblée Territoriale (je pense ainsi pouvoir leur expliquer comment fonctionne l'administration de la Côte-d'Ivoire), sans oublier d'autres édifices dans lesquels le ciment armé a été employé pour la création d'une nouvelle architecture très intelligente.

Je pense que cela doit les intéresser. A la fin de la

journée, je prévois un tour dans l'Abidjan nocturne, après quoi, le coucher, car le matin suivant, c'est le départ pour un voyage vers l'intérieur. Réveil tôt, et départ pour un voyage en « jeep » jusqu'à Bouaké à environ 300 km. au nord de la côte. La nuit sous la tente dans la forêt. Le matin suivant, une « pointe », toujours en « jeep », jusqu'à de nouvelles plantations d'arbres à gomme, dîner avec les planteurs et retour à Bouaké ou à une autre gare quelconque de la ligne ferroviaire Abidjan-Bobo-Dioulasso, en vue du retour en train à la capitale pour l'heure du départ.

Ainsi ce phénomène humain qu'est un train hebdomadaire en Afrique (je me l'imagine en préparant le programme des trois journées de ce groupe de Blancs en Côte-d'Ivoire), les touristes européens et américains pourront le connaître.

Je suis toute fière, quand je remets le plan avec l'horaire, les prix, les « menus » africains supportables à des palais de Blancs, les rencontres avec les personnalités africaines représentatives, depuis le directeur de la SO-COPAO, la « longa manus » économique de la France dans notre pays, jusqu'aux vieux sorciers de l'intérieur. Je me dis : « En peu de temps, ils verront quelque chose de vrai de la Côte-d'Ivoire : le paysage, le travail, la nuit et l'aube, les habitants surtout. En retournant en Europe et en Amérique, ils comprendront que nous ne sommes pas aussi différents d'eux qu'ils se l'imaginaient. »

Le chef de groupe donne un coup d'œil à mon plan préparé de mon mieux. Il dit avec un ton de suffisance : « Bien ! Bien ! »

Il me fait les compliments que les Blancs ont l'habitude de nous faire, à nous, les jeunes filles africaines, quand ils découvrent que nous savons non seulement porter des amphores et des corbeilles, mais aussi écrire à la machine, parler quatre langues et discuter d'histoire et de littérature. Il me dit que je suis une étourdie, qu'il me verrait plus facilement dans la forêt sauvage, grimant sur les arbres. Je lui dis : « Pourquoi n'achetez-vous pas un singe ? ». Puis, pour couper court, je lui demande : « Et le plan pour les trois jours ? »

Lui me dit, sur le ton habituel : « Eh bien ! ce n'est pas mal ; vous avez l'esprit d'organisation, vous autres, jeunes filles d'Afrique ! Pourtant il y a certains points à changer. Tout d'abord, le premier soir à Abidjan, il faut inclure dans le programme la visite à une boîte de nuit. Vous savez, les touristes aiment ces choses quand ils sont dans une ville étrangère. Le lendemain matin, par conséquent, ils auront tous une mine effroyable. Le réveil n'aura pas lieu avant 11 h. Donc, au lieu de la tournée en « jeep » à l'intérieur, je pense qu'il serait mieux de faire une course en taxi au « Kilomètre 17 », où tout est préparé pour les touristes : les huttes avec les vieilles femmes dehors, pilant le grain dans des mortiers, et les enfants nus folâtrant dans la poussière. »

Il me dit (je l'aurais presque assommé) : « Ainsi, en 3 heures, ils se font une idée sur la vie en Côte-d'Ivoire », puis il continue ses retouches à mon programme : « L'après-midi doit être libre pour l'achat des souvenirs : naturellement, il faudra les diriger sur les magasins qui nous fourniront des provisions. Vous me les indiquerez. Après, on fera un tour facultatif en auto, sous la lune, jusqu'à Port-Bouet : nous disons que c'est pour voir l'arrivée pittoresque d'un avion de la ligne du Safari, mais en réalité, c'est parce que je me suis engagé, déjà en Europe, à faire un peu de propagande pour une compagnie d'affrètement d'avions, qui, ce soir-là, fait un atterrissage sur le terrain. Quant à ceux qui ne viendront pas à Port-Bouet... » Je sais déjà ; je ne laisse pas terminer : « ... nuit au cabaret ». Lui sourit, il voit que je commence à comprendre. Il continue : « Le jour suivant, réveil un peu plus tôt... à 10 h. »

Alors je l'interromps, timidement : « On pourrait faire le tour de la lagune ! ». Il réfléchit un peu, puis me dit : « Ce serait une idée ! » Mais tout à coup, il est saisi par une objection intérieure : « Eh non ! il y a les cartes postales ! Au fond, ils viennent en Afrique aussi pour écrire des cartes postales à leurs amis d'Europe ou d'Amérique : nous devons leur laisser deux heures pour les cartes postales. » Puis il poursuit : « L'après-midi... » Je reprends l'idée du tour de la lagune : tu sais comme il est suggestif. Il est d'accord,

mais à une condition : « Deux heures au maximum, parce qu'ensuite il y a les valises à faire : et si vous saviez, les vieilles dames anglaises, combien de temps elles y mettent ! »

Je dis « oui », résignée, mais ces touristes, en deux heures pour aller et venir, je ne sais pas ce qu'ils pourront voir de la merveilleuse lagune qui pénètre à l'intérieur des terres comme des doigts dans la chevelure ; ils ne pourraient pas l'observer plus commodément du grand pont dans la ville ! Désormais, toute découragée, je lui suggère, pour finir les trois jours en Côte-d'Ivoire, une échappée à la gare pour voir l'arrivée du train hebdomadaire. Aussi sur ce point il est d'accord, avec une petite clause à ajouter pourtant : « Visite facultative. En Afrique, dans les gares, quand un train arrive, il y a trop d'odeur de transpiration, cela incommode les gens du Nord. »

Alors bien ! Ils ont besoin d'air conditionné, les Nordiques : en Afrique, qu'ils s'en paient !

Finalement, il s'aperçoit qu'il y a un peu de désillusion sur mon visage et dans ma voix. Il me dit : « Courage, Mademoiselle, ne m'en voulez pas si j'ai modifié un peu votre plan. Vous savez, je suis un vieux dans mon métier : et aujourd'hui, les touristes, il faut savoir les satisfaire ! » Comme par moquerie il ajoute : « Ce qui importe, c'est qu'ils se fassent une idée de l'Afrique sans se fatiguer et qu'ils emportent à la maison un bon souvenir. »

As-tu compris, Graziella, pourquoi aujourd'hui je crois que tout est inutile, que le tourisme pour la compréhension des pays et des peuples ne sert à rien. Excuse-moi pour cet aveu. Et si, par hasard, un jour, il t'arrive un touriste d'exception, intelligent, qui veut venir en Afrique, tiens-lui ce discours : « Cher Monsieur, je vous fixe une chambre dans un hôtel là-bas, avec air conditionné, et pour le reste, arrangez-vous vous-même. » Au retour, s'il est vraiment intelligent, il te dira merci, comme je le fais déjà depuis maintenant, affectueusement.

Ton amie AILA
(Trad. : François Tavelli et
Bernard Schurch, Syntaxe)